

# Où enquête Charlie Peel ?

## Manque de bol sur le chantier

par

Annabelle Mielczarek et Pierre Fauchois

sous la contrainte de :

Michaël MOSLONKA  
*romancier – MM. Faiseur d'histoires*

et avec la complicité de :

la médiathèque Jean Buridan et la Ville de Béthune

© octobre2016 – tous droits réservés

## Chapitre 1

*Farine, sucre, pain, pizzas, est en train d'égrener Charlie Peel. Les croquettes du chien, terminer mon article, aller rechercher l'ordinateur de Tom, balayer la maison...*

Elle est comme ça, Charlie. Tellement organisée qu'elle est devenue la reine des listes : courses, corvées, cadeaux, tout y passe. Sans oublier la fameuse « bucket list » si populaire en ce moment, cette liste qui détaille les mille et une choses à faire avant de mourir : escalader l'Everest, nager avec des dauphins, faire le tour du monde, rencontrer son idole, etc. Voici comment fonctionne Charlie Peel, quadra brune et sexy, aux jolis yeux bleus cachés en permanence derrière une immense paire de lunettes de soleil, des *Ray-Ban* dernier cri.

Journaliste à la *Gazette des Hauts de France*, Charlie s'occupe de la rubrique *Le monde à l'envers*, c'est-à-dire des faits divers du quotidien.

Sexy, donc. Malgré un style vestimentaire terne, voire sombre. Personne ne sait pourquoi elle s'habille ainsi. Ni son mari, ni son fils, Tom, une espèce d'ado geek boutonneux qui déprime « grave » sans son « ordi », actuellement en réparation, et qui avale les épisodes de *Game of Thrones* comme un ogre engloutirait des gobelins ; un ivrogne, moult pintes de bière ou une baleine, son plancton quotidien.

En ce moment, Charlie Peel déambule dans la rue, promenade quotidienne du chien oblige, un Jack Russell portant le nom de Bambou.

La journaliste stoppe un instant pour retirer ses lunettes. Elle sort un mouchoir en papier de son sac à main et les nettoie méticuleusement, tout en continuant d'organiser sa journée :

*Les courses de 15 h à 16 h, article 30 minutes, ordinateur 16 minutes, aller-retour en évitant le centre-ville, nettoyage de la maison au retour... 17 h 30... Ah ! J'oubliais : passer dire bonjour à Simone...*

Justement, Simone. Au moment où Charlie passe à côté de sa porte, celle-ci s'ouvre, et la vieille dame apparaît sur le seuil de sa maison.

La journaliste lui sourit. Simone est une dame de quatre-vingts ans aux cheveux argentés. Personne svelte, impeccablement soignée et élégante – bien que Charlie trouve ses tenues un peu trop bariolées à son goût –, elle sent bon l'eau de Cologne. Celle qui est à l'eau de rose étant sa préférée.

La vieille dame tient un journal à la main, qu'elle agite.

— Charlie ! crie-t-elle d'une voix nasillarde. Tu tombes à pic ! J'allais sortir pour aller chez toi. Je veux te montrer quelque chose !

La journaliste sourit.

Pas surprenant que leur rencontre tombe ainsi à pic. Le sport favori de sa voisine est le commérage. Simone aime passer les trois quarts de sa journée collée à sa fenêtre. Le voisinage la surnomme d'ailleurs RG. C'est-à-dire : Renseignements Généraux. Pour autant, aussi commère soit-elle, Simone est très appréciée dans le quartier, où elle est connue comme le loup blanc. Il faut dire qu'elle a pour habitude de faire des tartes qu'elle distribue ensuite à tous ses voisins. Charlie l'aime beaucoup. Elle lui rappelle sa défunte maman qui lui manque tant.

Elle s'avance vers la vieille dame et l'embrasse avec tendresse.

— Bonjour, Simone. Que se passe-t-il ?

— Tu n'as pas lu l'article sur le cadavre retrouvé sur le chantier ? lui répond aussitôt sa voisine, visiblement étonnée. Farida est suspectée ! Ce n'est pas croyable ! *Fa-ri-da* ! Elle ne ferait pas de

mal à un ver de terre... ou à une mouche... ou aux deux. Ah ! Je perds encore mes mots, ou ma tête. Farida ! *Fa-ri-da* ! Tu te rends compte ? C'est pas Dieu possible !

Charlie remarque que Simone semble très énervée, outrée, même.

— L'article sur le cadavre ? Farida ? De quoi et de *qui* me parlez-vous, Simone ?

— Tu ne sais pas ? Ah ! Pour une journaliste, tu n'es parfois pas très à la page, Charlie !

Sourcils froncés, la vieille dame s'explique :

— On a retrouvé un cadavre sur un chantier, dans la rue Elm. C'est la rue où habite Farida. Et, comme par hasard, c'est tombé sur elle... Oh, la pauvre ! Oh puis, c'est vrai, elle râle souvent, elle menace parfois, mais tout le monde sait très bien qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche... ou à un ver de terre... Enfin, bref ! Tu m'as comprise. Tu dois faire quelque chose !

— Euh... Je veux bien, mais qui est Farida ?

— Quoi ? Tu ne connais pas Farida ? Tu devrais enlever tes lunettes de temps en temps, tu verrais mieux les gens qui t'entourent.

Charlie a un pincement au cœur. Elle aimerait bien. Malheureusement, une maladie génétique l'oblige à se protéger constamment les yeux afin d'éviter que sa vision binoculaire ne soit affectée par la lumière du jour. Bien sûr, elle n'en veut pas à la vieille dame, à qui elle n'a jamais parlé de ce problème.

Simone continue sur sa lancée :

— Tu es bien la seule à ne pas connaître Farida. C'est la dame aux chats. Mon ancienne voisine quand j'habitais la rue Elm, avant d'emménager ici.

Charlie retrouve le sourire.

*Sacrée Simone ! Elle sait que j'aime les bêtes et elle en conclut aussitôt que je connais les personnes qui ont les mêmes affinités que moi... Je suis certaine qu'elle croit que je connais aussi Brigitte Bardot !*

Le plus gentiment possible, elle lui fait remarquer :

— Voyons, Simone, je ne la connais pas, Farida... Avez-vous oublié ? Je n'ai jamais habité rue Elm, moi...

Elle sourit à nouveau, amusée par les pertes de mémoire de sa voisine. Pendant ce temps, cette dernière continue de raconter, comme si elle ne l'avait pas entendue :

— Farida possède bien une dizaine de chats : mâles, femelles, blancs, noirs, roux, jeunes, moins jeunes... Elle les appelle ses « petits » et je crois qu'elle les aime comme ses enfants. Charlie, il faut rétablir la vérité sur cette histoire. Farida, en taule ? Non, mais, on marche sur la tête ! Elle est bonne comme du bon pain. Elle s'occupe de sa pauvre mère malade, tu sais. Il FAUT que tu fasses quelque chose ! Tu n'en as pas assez des faits divers ? Voilà l'opportunité que tu attendais. En plus, avec tes lunettes de soleil en permanence sur le nez, tu ressembles à un détective privé. Alors, vas-y, fonce !

Charlie reste bouche bée, à la fois apeurée et excitée par la perspective de cette opportunité... Mais elle doute. Elle ne sait pas du tout quoi penser de cette affaire. Après tout, elle ne la connaît pas, cette Farida...

*N'oublions pas que Simone perd un peu la tête, songe-t-elle, sceptique. La police n'accuse personne sans preuve et il me faudra plus que l'amitié d'une vieille dame pour disculper cette femme...*

Simone en profite pour lui coller le journal entre les mains. Charlie n'a pas d'autre choix que de consulter l'article sur le meurtre. Elle y lit :

« Assassinat dans la rue Elm »

« Le cadavre de Patrick Bol, un chef de chantier d'une trentaine d'années, a été découvert mardi dernier, gisant sur un chantier de construction situé rue Elm, par M<sup>f</sup> Steeve Delrue, plombier de son état, qui se rendait sur ledit chantier, son lieu de travail en l'occurrence. M<sup>f</sup> Delrue nous a rapporté son sentiment d'effroi quand il a vu la dépouille ; en effet, la victime avait le crâne défoncé et son corps était couvert de sang.

Nous tenons de source sûre qu'après autopsie, la police a d'ores et déjà écarté la thèse de l'accident. Le principal suspect de cette affaire serait Farida Hammer, une riveraine, que les voisins ont déjà entendue proférer des menaces de mort envers M<sup>f</sup> Bol.

Après une enquête rondement menée, Farida Hammer a été placée en détention provisoire dans l'attente de son procès, qui aura lieu le mois prochain. La thèse de la vengeance a été retenue par les autorités compétentes. »

*Quelque chose ne colle pas... mais quoi ? pense Charlie, troublée, avant de caresser l'éventualité que sa vieille voisine ait raison : et si je tenais là un scoop ? Ce serait mon premier scoop ! Fini les faits divers, à moi les gros titres ! Tom serait si fier de moi... Je pourrais demander de l'aide à Jack ? À quoi ça sert après tout d'avoir un mari commissaire, sinon à ça ? D'habitude si pragmatique et si raisonnée, Charlie se met à imaginer l'impact d'un tel scoop. Son cœur bat la chamade. En plus d'éviter la prison à une innocente, cette affaire pourrait être du pain bénit pour ma carrière ! Fini les chiens écrasés, terminées les babioles retrouvées sur la plage par les chasseurs de trésor du dimanche ! À moi les filatures, les enquêtes et les interrogatoires ! Les relevés d'empreinte, qui sait ? J'adorerais ça, moi, jouer au détective, un vrai rêve de gosse ! En plus, mon article aurait droit à la première page. Je serais peut-être même invitée au journal de Claire Chazal ! Phé-no-mé-nal !*

Un mélange d'excitation et de tentation a envahi Charlie Peel. Dans le même temps, elle ne cesse de se répéter de ne pas s'enflammer. Que ce scoop n'en est peut-être pas un. Peut-être que Farida Hammer est bel et bien une meurtrière. La tête dans les nuages, la journaliste se force à garder les pieds sur terre.

— Écoutez, dit-elle finalement à Simone, je vais passer quelques coups de fil, fouiner ici et là, mais je ne vous promets rien. Je ne suis pas comme votre Jessica Fletcher, moi. Peut-être que je ne trouverai rien, d'accord ?

Le visage de la vieille dame s'illumine. Ses fines lèvres encerclées de rides s'étirent en un large sourire radieux.

— Merci ! Merci pour Farida ! se réjouit-elle. Et ne t'en fais pas, je te connais bien, je sais que tu feras de ton mieux. Et puis, ton mari pourrait t'aiguiller... la botte de foin n'est pas si grande que ça. Tiens, pour t'encourager, je vais t'offrir ce foulard rouge cerise que tu aimes tant.

*Son foulard ?* panique Charlie Peel. *Je ne lui jamais dit que je l'appréciais ! Rouge cerise, en plus ? Non, pas ça !*

— Prends-le, insiste Simone, comme si elle lisait dans ses pensées. Ne discute pas.

Charlie l'accepte à contrecœur... Elle n'a d'autre choix que de se le mettre immédiatement autour du cou, car la vieille dame attend. Puis elle prend congé. Simone referme aussitôt sa porte d'entrée pour aller rejoindre sa fenêtre.

Fidèle à elle-même, Charlie Peel se met à lister ce qu'elle doit désormais faire.

*Aller au commissariat de Jack, lui demander de m'avoir le rapport, traîner sur le chantier, interroger les témoins... oh, non, pas de pizza ! Et l'ordi de Tom ! Faut que je file dare-dare, sinon on retrouvera un deuxième cadavre sur le chantier. Les ados sont des êtres redoutables ! Ah, et surtout, ne pas oublier la farine !*

## Chapitre 2

Après avoir rendu visite à son commissaire de mari, Charlie Peel a rejoint le commissariat chargé d'enquêter sur la mort de Patrick Bol, le chef de chantier. Avant de pénétrer dans le bureau du capitaine Keujpeu, la journaliste s'est arrêtée devant son reflet, que lui renvoyait la vitre de la porte d'entrée. Elle n'a pu s'empêcher d'esquisser un sourire en regardant le foulard offert par Simone.

*Finally, une touche de couleur, ce n'est pas si mal, s'est-elle dit avant de faire un nœud sur le foulard et de décider : une fois cette affaire dénouée, je déferai ce nœud !*

Elle a maintenant le rapport d'enquête entre les mains. Le capitaine Jeffrey Keujpeu le lui a donné sans aucun problème. Il faut dire qu'il a été formé par Jack en personne, voici bien des années. C'est lui qui a géré l'enquête et arrêté Farida Hammer.

*Jack a largement contribué à son avancement, Jeffrey lui en devait une, se dit Charlie.*

Elle feuillette le rapport d'enquête, en silence.

— Cuir chevelu meurtri et contusionné, lit-elle à voix basse. Multiples fractures du crâne dues à plusieurs coups portés à l'aide d'un objet contondant, certainement un marteau. Bras droit fracturé (radius et cubitus). Boutons de chemise arrachés, sang coagulé sur le visage, porte-monnaie avec cinquante euros dedans, téléphone portable dans la poche de pantalon.

Elle lève les yeux vers le capitaine de police. Charlie se met à l'observer. Elle ne l'a pas vraiment regardé en entrant dans son bureau. Jeffrey Keujpeu est un jeune homme grand aux cheveux bruns et aux yeux marron, de taille et de corpulence moyenne.

*Plus « passe-partout », tu meurs, sourit-elle intérieurement. Pas vraiment un tombeur, mais son allure sympathique et son sourire me plaisent...*

Elle se concentre sur le dossier.

— Le portable et l'argent de ce Patrick Bol n'ont pas été volés, lui dit-elle, ce n'est donc pas un crime crapuleux. La chemise arrachée... Ça ressemble plutôt à une bagarre qui a mal tourné, non ?

— Oui, approuve le jeune capitaine de police, c'est ce qu'on s'est dit aussi, d'abord. En tous cas, cela confirmait sans aucun doute qu'il ne s'agissait pas d'un crime crapuleux. Mais la thèse de la bagarre qui a mal tourné ne nous satisfaisait pas, jusqu'à ce que le médecin légiste nous apprenne qu'on s'était acharné sur la victime. Du coup, on s'est interrogé. Pourquoi avoir ainsi éliminé ce chef de chantier ? Il ne nous restait que la piste de la vengeance. Et vous avez vu : il est couvert de poils de chat... À partir de là, après une enquête de voisinage, ça a été vite plié...

Charlie Peel arbore une moue dubitative.

Elle consulte les photographies de Farida Hammer présentes dans le dossier. Certaines sont tirées de sa vie personnelle. Des clichés de ses chats et une de l'intéressée. Petite, voire chétive, l'ancienne voisine de Simone a les yeux marron, des cheveux en bataille, un nez crochu et des ongles longs et sales. Elle est vêtue d'un chandail gris et d'une blouse, grise également, illuminée d'un arc en ciel de tâches : sauce tomate, gras, pâtée pour chat...

*C'est à se demander qui a bien pu tirer ces photos et pour quelle raison, songe-t-elle en considérant ces clichés bien peu avantageux. Sa mère, peut-être ?*

Puis elle s'intéresse au compte-rendu d'interrogatoire, dans lequel Farida reconnaît avoir menacé de mort quiconque s'en prendrait à ses félins. Ce qui aurait été le cas de Patrick Bol. D'après l'enquête auprès de ses collègues, il était allergique aux chats, et ceux de Farida ne cessaient de traîner sur son chantier. Il en était excédé et aurait promis à Farida de les attraper et de les noyer.

*Vite interrogée, aussitôt embarquée et incarcérée...*, songe la journaliste.

Maintenant, elle comprend ce qui clochait dans l'article. Les investigations menées par le capitaine ont été bâclées, elle en est persuadée.

*Il faut que je reprenne l'enquête à zéro !* décide-t-elle en terminant de compiler le rapport.

Le témoin qui a dénoncé Farida est l'homme qui a découvert le cadavre de Patrick Bol. Un certain Steeve Delrue. Il habite le quartier où a lieu le chantier et travaille pour l'entreprise chargée de ce même chantier.

*Il y a matière à creuser ! Ce Delrue connaît la victime et aussi Farida, j'ai hâte de le questionner.*

Mais avant, elle tient à dire le fond de sa pensée au confrère de son mari.

— Il est impossible que Farida ait pu massacrer Patrick Bol !

Le capitaine Keujpeu ne comprend pas :

— Comment ça ? Vous avez dû lire dans le dossier que des poils de chat ont été retrouvés sur la victime. Et que Farida Hammer avait des résidus de son sang sous ses ongles...

Charlie enlève ses lunettes et le fusille du regard.

— Les poils de chat sur la victime, c'est normal, si ces animaux couraient sur le chantier, lui dit-elle sèchement. Et pour le sang sous ses ongles... Peut-être qu'elle a simplement nettoyé un de ses chats qui a traîné autour du corps ? Puisqu'elle les aimait, ça me paraît logique. Elle devait certainement soigner leurs plaies quand ils se battaient. Elle a dû croire qu'ils s'étaient bagarrés entre eux. De toute manière, je sais de source sûre que madame Hammer ne ferait pas de mal à une mouche. Et puis, pensez-vous vraiment qu'une femme comme cette Farida puisse être à l'origine de la sauvagerie perpétrée sur la victime ? Franchement, faire cela à un homme tel que ce Patrick Bol, vous êtes sérieux, Capitaine ? Il m'apparaît évident que l'assassin est un homme ! Ou alors une femme bodybuildée. Ce qui, d'après les photos, n'est pas le cas de madame Hammer !

La journaliste rehausse ses lunettes avant d'asséner la conclusion de son plaidoyer envers l'ancienne voisine de Simone.

— Votre enquête est bâclée !

Jeffrey Keujpeu reste sans voix pendant quelques secondes avant de soupirer :

— La pression d'en haut, voyez-vous, Madame Peel. On nous en demande toujours plus. « Grouillez-vous ! nous a ordonné le commissaire. Trouvez le coupable, rapidos ! » Il fallait que le chantier reparte au plus vite, alors, la première piste explorée a été retenue...

— Pour quelles raisons ce chantier est-il si important pour qu'une innocente se retrouve ainsi incarcérée ?

— La municipalité. Elle a été très pressante. L'entreprise devait rouvrir ; et le chantier, reprendre, de « gros bonnets » étant concernés par les travaux en cours. D'importants enjeux, voyez-vous. Le chômage, la crise, les investisseurs du projet, vous imaginez le topo ?

— Vos supérieurs vous ont harcelé à votre tour. Je vois. Maintenant que le mal est fait, il faut retrousser nos manches et trouver le coupable au plus vite.

— Vos manches, Madame Peel. Pour nous, l'enquête est bouclée. Sauf si vous nous trouvez quelque chose de nouveau et de solide qui justifierait de rouvrir le dossier... Dans ce cas, vous pourrez compter sur moi, promis !

À ces mots, Charlie ne peut cacher sa joie ! Tu parles qu'elle va se charger de l'enquête et faire en sorte de rouvrir le dossier. Elle ne va pas se gêner !

### Chapitre 3

Jubilant à l'idée de relever ce défi qui se présente à elle, Charlie Peel a choisi de se rendre dans un premier temps à l'entreprise de BTP où travaillait la victime. Elle espère y glaner des informations sur sa personnalité. En effet, est-il possible que, par son attitude, Patrick Bol ait pu pousser quelqu'un, autre que Farida Hammer, à le tuer par vengeance ? C'est ce qu'elle compte bien découvrir...

Située dans une Zone d'Activités Commerciales, l'entreprise de BTP TouTravaux est isolée des autres structures. On y accède via un chemin tortueux rempli de nids de poule. TouTravaux comprend d'après les informations de Charlie Peel : un directeur, John Tool ; un chef de chantier – Patrick Bol, donc, maintenant mort – ; et quatre ouvriers : Pierre Hein, Paul Deux, Jacques Ter et Steeve Delrue.

Charlie a obtenu ces informations grâce à son geek de fils. Il lui a dégoté l'organigramme sur entreprise.com, un site Internet détaillant la composition du personnel des entreprises, leur champ de compétences et tout un tas d'infos incompréhensibles, comme les numéros de SIRET, de SIREN, ... Bref. C'est ainsi que Charlie a pu apprendre que TouTravaux avait une activité soutenue et qu'elle construisait, rue Elm, une couveuse d'entreprise. D'où les pressions exercées sur les policiers chargés de l'enquête. Une réalité industrio-politico-urbaniste génératrice d'emplois, corroborée, d'ailleurs, par certains journaux, dont le sien.

La spécialiste des faits divers lève les yeux au ciel.

*À vouloir foncer tête baissée, j'en ai oublié le B.A. BA de mon job : consulter les articles déjà écrits sur le sujet et glaner toutes les infos disponibles à son sujet. C'est tout moi, ça. Étourdie comme pas deux ! Heureusement que Tom est là. De ce côté, il tient plus de son père que de moi !*

Le bâtiment où se trouvent les bureaux de TouTravaux est un ancien entrepôt. D'allure austère, sa façade est lambrissée de bois noir.

*Quel endroit sinistre, pense Charlie en entortillant son index droit dans le foulard que lui a donné Simone. Mais cette sinistrose me sied bien. Après tout, Jack me dit souvent que j'ai l'air d'un croque-mort...*

La porte d'entrée comporte une vitre très sale, sur laquelle la journaliste devine le mot « accueil ». Il n'y a pas de sonnette.

Charlie pousse la porte et pénètre dans l'entreprise pour laquelle travaillait Patrick Bol. À l'intérieur : au sol, un carrelage blanc et rouge qui a fait son temps ; un comptoir composé de palettes et d'ardoises accompagné de deux tabourets dont l'assise est en ardoise rafistolée.

Il y fait plutôt froid et sombre. Une odeur de renfermé flotte dans l'air.

A contrario de cette ambiance, la secrétaire, qui est assise derrière le comptoir, l'accueille avec un « Bonjour, que pouvons-nous faire pour vous ? » chaleureux, presque amical. C'est une jeune fille souriante d'une vingtaine d'années, au rouge à lèvres discret, habillée d'une veste d'un bleu marine, d'un chemisier blanc et, visiblement, d'un pantalon noir. Elle a les cheveux châtons clairs et les yeux bleu-vert.

Grâce aux recherches de son fils, Charlie sait qu'elle s'appelle Carole Knows.

C'est à cette Carole Knows qu'elle veut parler. La jeune femme est au sommet de sa liste – encore une – des personnes à interroger, car il est de notoriété commune que les secrétaires savent tout ce qui se passe dans les lieux où elles travaillent. Rien ne leur échappe. Elles sont au courant de tout,



qu'elles le veulent ou non.

— Bonjour, lui lance Charlie. Je suis journaliste à *La Gazette des Hauts de France*. J'aimerais vous poser quelques questions. Voyez-vous, j'enquête sur la mort de votre chef de chantier, monsieur Bol...

Surprise, Carole Knows perd sa bonne humeur.

— Pourquoi enquêtez-vous ? demande-t-elle, des trémolos dans la voix. Le coupable n'a-t-il pas été arrêté ? C'est cette femme. Cette... Cette riveraine du chantier... qui... qui... Tout ça à cause de ses chats...

Ses mains tremblent. Charlie comprend immédiatement qu'elle est toujours choquée de la mort violente du chef de chantier.

— Pour tout vous dire, je crois que l'enquête de la police a été bâclée...

— Vous croyez ? se récrie la secrétaire, déconcertée. Attendez ! Insinuez-vous que l'assassin court toujours ?

— Oui, je le crains...

— Oh ! Une innocente en prison, quelle horreur !

Carole Knows se remet de ses émotions. Elle réfléchit, hoche plusieurs fois la tête en silence avant de décréter :

— Il faut tout faire pour trouver le véritable assassin !

Puis elle lui dresse, volontiers, le portrait de la victime.

— Aaah, Patrick ! C'était notre beau gosse. Un vrai Don Juan. Il aimait séduire les femmes. Toutes les femmes, mariées ou pas d'ailleurs.

Gênée, elle s'interrompt. Elle rougit.

— J'ai eu droit à ses avances, moi aussi..., ajoute-t-elle sur le ton de la confidence. Mais... Il... euh, non. Je ne devrais peut-être pas vous dire ça. Ce n'est pas bien de dire du mal des morts...

— Écoutez, le moindre petit indice pourrait faire redémarrer l'enquête, tente de la convaincre Charlie. Si vous voulez qu'on arrête le véritable coupable, alors aidez-moi, je vous en prie. J'ai vraiment besoin d'entendre ce que vous savez au sujet de monsieur Bol.

La secrétaire jette un œil autour d'elle. Ne voyant personne dans les parages, elle se met à chuchoter :

— Pat, il était très prétentieux, et moqueur avec ça. Il valait mieux appartenir à son cercle d'amis... Steeve en a fait les frais, d'ailleurs.

— Vous voulez parler de Steeve Delrue ? lui demande aussitôt Charlie.

Steeve Delrue. L'homme qui habite le quartier où a lieu le chantier. L'homme qui bosse pour l'entreprise chargée de ce même chantier. L'homme qui a trouvé le corps. L'homme qui a dénoncé Farida...

— Oui, c'est lui. C'est notre plombier. Il travaille depuis quatre ans pour nous. Il est tout le contraire de Pat : un physique, disons, peu avantageux, et il est célibataire depuis des lustres. Il n'a aucun succès avec la gent féminine. C'est pas faute de sortir en boîte de nuit pour y trouver l'âme sœur ! Il repart toujours bredouille. C'est malheureux, je trouve... Je crois qu'il y a beaucoup de rancœur et d'amertume en lui. Je le comprends, il n'a pas de chance dans la vie, vous savez. Par exemple, il n'a jamais eu de promotion, malgré un travail consciencieux. Et puis...

Elle hésite à nouveau.

— Oui ? l'encourage Charlie. Je vous écoute, continuez...

Le visage de la secrétaire s'obscurcit.

— Steve n'aimait pas le chef de chantier...

— Il était jaloux de Patrick Bol ?

— Peut-être... En fait, Patrick le ridiculisait souvent en public à cause de son physique. Il le surnommait « La crevette », car Steve est maigre et il a le visage toujours plein de boutons...

*Tiens, tiens, cogite Charlie Peel, un beau gosse et une crevette boutonneuse. Bien sûr, la crevette n'aime pas le beau gosse, et le beau gosse le lui a bien rendu. Un bon début. Une première piste... Un peu trop facile, peut-être ? Après tout, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, il y a toujours un coupable idéal. Mais cette secrétaire est-elle objective ? Fiable ? Elle me dresse là un tableau idéal pour m'orienter vers un nouveau coupable... Et puis, elle me parle un peu trop facilement, je trouve... À moins que ça ne soit dans son caractère ? Ou qu'elle souhaite se confier pour apaiser son chagrin, en plus de vouloir m'aider à faire toute la lumière sur cette affaire ?*

Pour faire écho à ses pensées, la secrétaire hasarde d'une petite voix :

— Vous... Vous croyez que ce serait Steve, qui... ?

Elle ne va pas plus loin, horrifiée par ce que sous-entendent ses propos.

— Pour l'instant, je ne crois rien, lui répond Charlie. Je cherche. En tous les cas, je vous remercie pour ces renseignements... Carole, c'est ça ?

— Euh, oui..., lui répond la jeune femme. Je... Je vous en prie, c'est normal.

Charlie lui sourit.

— Je repasserai vous voir si besoin.

Elle lui donne sa carte de visite et se présente à son tour :

— Je m'appelle Charlie. Charlie Peel. Surtout, n'hésitez pas à m'appeler si jamais quelque chose vous revient. OK ?

Carole Knows retrouve sa bonne humeur.

— OK ! Euh... bien sûr. Je me tiens à votre disposition. Vous savez où me trouver, Madame Peel ! Et s'il le faut, je ne manquerai pas de vous téléphoner.

— Oh, vous pouvez m'appeler Charlie.

Charlie lui serre la main chaleureusement avec un sourire amical. Ajouté à celui-ci, un p'tit clin d'œil. Un vieux réflexe de journaliste pour susciter la complicité. Toujours avoir un allié parmi les principaux protagonistes d'une histoire. Ça peut aider. Et Charlie compte bien s'en servir. Et s'en resservir.

\* \* \*

Une fois de retour dans sa voiture, Charlie liste ce qu'elle compte faire à présent.

*Aller rencontrer ce Steve Delrue, vérifier s'il a un alibi. Mais avant, faire le point sur ce que je viens d'apprendre.*

Elle dresse le pouce et dit à voix haute :

— Alors. Petit un : j'ai une victime qui est la réincarnation de Don Juan. Beau gosse, mais prétentieux et moqueur avec ça.

Puis, c'est autour de l'index d'entrer en jeu.

— Petit deux : le souffre-douleur au physique ingrat de ma victime, ce Steve Delrue dit « la crevette ».

S'en suit le majeur pour le « petit trois » :

— Tertio, une secrétaire qui sait tout sur tout le monde, mais qui m'a l'air en fin de compte bien inoffensive.

Charlie Peel pose les mains sur le volant.

— Le tout, déclare-t-elle, dans une entreprise de BTP où se mélangent séduction, moquerie et animosité. Peut-être amis et ennemis ? Avec certainement quelques mensonges et tromperies à exhumer...

Elle met le contact.

— Allez, en route ! Direction la rue du crime !

## Chapitre 4

La cité où habitent Farida Hammer et Steeve Delrue est excentrée du centre de la ville. Il s'agit d'une cité de maisons mitoyennes, construites par bloc de deux habitations, et comportant trois rues. L'endroit est calme, avec peu de circulation et peu d'éclairage. Des vasques de fleurs, disséminées à intervalles réguliers sur les trottoirs, embellissent l'endroit.

Charlie se gare en face de la maison des deux intéressés, une place étant libre à cet endroit, entre deux vasques de fleurs. Les maisons de la coupable et du « témoin » sont mitoyennes.

La journaliste les contemple.

La façade de celle de Farida est plutôt sale, la peinture de la porte est écaillée et la boîte aux lettres déborde de publicités. Un vieux paillason rempli de poils de chat traîne sur le seuil. Charlie zeyute des deux côtés de la rue. Aucune trace des chats de Farida.

*La SPA a vraisemblablement dû les ramasser...*

A contrario, la maison de Steeve Delrue est propre, la peinture fraîchement refaite et la porte d'entrée moderne et vitrée laisse filtrer la lumière intérieure.

Charlie sort de sa voiture et laisse traîner son regard sur les environs. Elle entend une musique provenant d'une maison voisine. Un chien aboie quelque part.

L'environnement n'est pas désagréable, mais elle se sent épiée.

Elle esquisse un sourire en coin.

Peut-être qu'il y a une autre Simone en train d'épier, là, tout près, quelque part ? Le nez collé à sa fenêtre...

Elle pense d'ailleurs à ce que lui a dit la vieille dame.

« C'est une rue où tout le monde se connaît et se côtoie plus ou moins, lui a-t-elle expliqué. »

Quand elle habitait là, Simone connaissait tout le monde, et tout le monde connaissait Simone. Et plus encore. Sa manie était de sonner chez les voisins pour leur apporter une tarte confectionnée par ses soins et ainsi se mettre au courant de tous les commérages du quartier. Puis, Simone a déménagé. Elle a eu l'occasion d'obtenir un plain-pied, plus fonctionnel, car adapté à son âge.

Charlie fait glisser son regard vers le bout de la rue. Le chantier est situé là-bas, au fond d'une impasse, où il est caché par de grands panneaux publicitaires. L'accès est verrouillé par un gros cadenas, la journée de travail pour les ouvriers étant terminée depuis une bonne heure.

Elle en vient. Elle voulait y jeter un œil pour s'imprégner de l'atmosphère des lieux, même si la police est déjà passée par là, que les travaux ont repris et que les indices, éventuellement oubliés, n'ont pu que disparaître.

La journaliste est troublée, elle pense au cadenas. Le cadavre a été découvert au matin, mais, d'après le rapport d'enquête, la mort de Patrick Bol date de la fin de journée précédant cette découverte. Donc, la victime a été tuée quand le chantier était vide. Peut-être quand Patrick Bol était seul sur place ?

Charlie en doute, maintenant.

Peut-être n'a-t-il pas été tué sur le chantier...

En découvrant le cadenas, elle a appelé la secrétaire, mue par une intuition. Carole l'a informée que tout le personnel en avait une clef, y compris le patron. Sauf qu'elle s'est rendu compte qu'il en manque une, de clef. Et ce, depuis la mort de Patrick Bol.

*Ce qui signifierait que le meurtrier a gardé la clef..., songe la journaliste. Sinon, elle aurait été tout*

*bonnement présente sur le trousseau de la victime...*

Une clef qui n'a pas été retrouvée chez Farida Hammer.

Charlie se dirige vers la porte de Steeve Delrue.

*Il est arrivé le premier sur place, pense-t-elle. La grille du chantier était ouverte... Il a découvert le corps, a appelé les secours, puis a dénoncé Farida Hammer...*

Au regard de ce déroulement un peu trop facile et convenu, les relations conflictuelles de la crevette avec la victime font de Steeve Delrue un coupable. Mais ce nouveau coupable parfait est-il le vrai coupable ? Telle est la question que se pose la journaliste...

Elle sonne à la porte de l'intéressé.

Le rideau de l'unique fenêtre bouge. Au bout d'une minute ou deux, la porte s'ouvre. Charlie se retrouve face à un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, au corps sec et noueux, aux cheveux blonds coupés court et au visage constellé de boutons. Les yeux de fouine de Steeve Delrue la détaillent des pieds à la tête, en s'arrêtant sur ses courbes. Les lèvres, qu'il a fort minces, s'étirent en un sourire qu'il pense, certainement, plein de charme.

— Bonjour, mam'zelle ! Vous êtes perdue ? Vous avez besoin d'un coup d'main ? Si vous voulez, vous pouvez...

Charlie l'interrompt avant qu'il n'ait le temps de lui demander si elle veut bien entrer et si elle couche le premier soir.

— Bonjour, Monsieur Delrue. Puis-je vous parler quelques instants ? C'est à propos du meurtre de monsieur Bol...

Le sourire charmeur de la crevette se transforme en moue de déception.

— Quoi ? Encore ? J'ai déjà tout dit aux flics. Que voulez-vous savoir d'autre ? Et puis d'abord, vous êtes qui ?

— Je suis journaliste à la *Gazette des Hauts de France*.

Elle lui tend la main et ajoute :

— Madame Charlie Peel...

Il ne la lui serre pas. Son faciès boutonneux devient carrément mauvais.

— Vous m'emmerdez ! Vous, les journalistes, vous êtes des fouteurs de merde !

— Juste une question à propos de Farida, si vous permettez...

— Et pourquoi ? C'est elle qui a tué Patrick Bol ! Elle avait dit qu'elle le ferait, et elle l'a fait ! Tout le monde le sait dans le quartier, qu'elle s'en prendrait à la personne qui frait du mal à ses chats ! Et Pat ne se privait pas de donner des coups de pied à ses bestioles.

Il sort un vieux mouchoir en tissu, comme on n'en fait plus, et commence à le triturer tout en continuant de vilipender les félins de Farida.

— Je ne lui donne pas tort, à Pat ! Ces saletés de bestioles ! Leurs déjections empestaient mon entrée de maison. La Farida, elle en jetait des tonnes et des tonnes dans sa poubelle. Ça puait comme pas possible ! Bref.

Il range finalement son mouchoir dans l'une de ses poches de jeans et s'essuie les mains sur son pantalon avant de les glisser à leur tour dans ses poches tout en toisant Charlie d'une mine dédaigneuse, pas loin d'être hostile.

La journaliste ne se laisse pas intimider et lui rend son regard. Steeve Delrue lève les yeux au ciel, tout en serrant les dents. Puis il frappe du poing droit dans la paume de sa main gauche, avant de baisser la tête et de continuer :

— Ces saletés de chats traînaient toujours sur le chantier, et Pat, il en avait marre. Il lui a dit qu'il

finirait par les noyer. Et puis, Farida à commencer à les récupérer plein de sang. Elle ne l'a pas supporté très longtemps. Point final ! D'ailleurs, elle a un sacré penchant pour la gnôle, la Farida ! Croyez-moi, elle était plus proche de l'état éthylique que de l'État Islamique, alors...

Charlie a remarqué les traces de sueur laissées sur le pantalon du plombier.

*Il a les mains moites, pense-t-elle. Ce type n'est vraiment pas gâté par la nature... À moins que cela ne traduise quelque chose...*

Elle sait qu'on peut mentir avec des mots, mais que le langage corporel est tout aussi important. Des mains moites, donc ; mais aussi le regard fuyant, la tête baissée, le plombier de TouTravaux a tout de la personne qui n'assume pas ses propos. Ou qui ment. Voire qui cache quelque chose...

Charlie revient à ce que sous-entend sa dernière phrase.

— Alors sa culpabilité ne faisait aucun doute, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

Steeve Delrue a de nouveau le regard fuyant, visiblement mal à l'aise.

— Oui ! se récrie-t-il. D'ailleurs, les flics l'ont arrêtée !

Charlie fronce les sourcils. Il y a des trémolos dans sa voix. Serait-ce du chagrin ? Ou serait-ce dû à la colère ? Ou alors... ?

Elle n'a pas l'occasion d'approfondir ses réflexions. La crevette n'en a pas fini avec Farida et assène :

— Ça ne peut être qu'elle. Je l'ai dit à la police ! Il n'y a pas de fumée sans feu comme on dit, hein ?

Quant à Pat Bol, c'est vraiment pas moi qui vais regretter ce connard de première ! Et si vous

pensez un instant que ça fait de moi un coupable, allez vérifier auprès des flics. J'ai un alibi !

Maintenant, foutez le camp ! Vous savez tout ce qu'il y a à savoir !

Sur cette certitude, Steeve Delrue lui claque la porte au nez.

Quelque peu décontenancée par l'attitude du jeune homme, Charlie décide de ne pas rester dans le secteur. Elle rentre dans sa voiture, songeuse.

*Une chose est certaine, Steeve Delrue n'aimait pas Patrick Bol. D'ailleurs, je pense que même s'il jalousait Patrick Bol, il l'idolâtrait quelque part et s'inspirait de son charisme. Il croit en la culpabilité de Farida et, à mon avis, il est sincère. Il est du genre étroit d'esprit, et cette étroitesse l'empêche de voir plus loin que le bout de son nez... Mais de là à tuer Patrick Bol, j'ai un doute...*

Elle met le contact et se dit avec humour :

*Il n'aime pas les journalistes, et pourtant il ne m'a pas tuée.*

Elle démarre en jetant un dernier coup d'œil vers les maisons mitoyennes et en concluant pour elle-même :

*Du moins, pas encore...*

## Chapitre 5

Pour fêter son anniversaire, Hélène Mye, professeure de français et meilleure amie de Charlie Peel, a invité celle-ci et son commissaire de mari à dîner. La journaliste se serait bien dispensée de cette soirée, car trop préoccupée par l'affaire Pat Bol, d'autant que Simone lui a déjà téléphoné plusieurs fois pour savoir si elle avançait dans son enquête. Il faut dire que la vieille dame a placé tous ses espoirs en elle. Une charge tout à coup bien lourde pour les épaules de Charlie...

Mais la journaliste ne pouvait pas faire faux bond à sa meilleure amie. D'autant plus que cette soirée est l'occasion de faire connaissance avec Steed, le nouveau compagnon d'Hélène, et de pouvoir enfin pouvoir mettre un visage sur cette perle rare dont sa meilleure amie lui a déjà amplement vanté les qualités.

Tous sont installés autour de la table du salon.

Lunettes de soleil et sourire aux lèvres, Charlie Peel est fidèle à elle-même. Vêtue sobrement, de noir. À part le foulard rouge de Simone noué autour de son cou et une émeraude qui orne sa main droite. Celle-ci lui a été offerte par Jack pour célébrer sa prise d'initiative dans l'affaire Farida-Bol. Farida, que les journaux surnomment la meurtrière bestiale.

Elle ne peut s'empêcher de sourire. Le vert de l'émeraude lui rappelle le teint de Steeve Delrue quand il a appris qu'elle était journaliste.

*Il était vert de rage, s'en amuse-t-elle.*

Le teint bronzé, les yeux bleus et les cheveux châains, Jack porte un costume gris foncé, une chemise rose avec une cravate bleue à petits pois blancs. S'il s'est sapé comme un prince, c'est à cause de Charlie. Elle lui a dit avant de partir : « Jack, je te préviens, je ne présente pas un clodo à l'éventuel fiancé de ma meilleure amie ! »

Les couverts argentés, la nappe blanche, les bougies au centre de la table et sur le buffet, les fleurs coupées dans un vase et les ronds de serviettes devant chacun des convives, tout est prêt pour passer une très belle soirée.

Le champagne est servi par Hélène, toute pimpante. Elle porte un chemisier blanc avec un châle sur les épaules. Elle en profite pour présenter Steed à Charlie et à Jack. Pull-over bleu et pantalon beige, son compagnon se lève et dit :

— Je vous propose de porter un toast en l'honneur de l'anniversaire d'Hélène !

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Après la première gorgée, Steed se tourne vers le couple Peel et se présente.

— Comme vous l'a dit Hélène, je suis professeur d'anglais. Je suis divorcé depuis deux ans et père de deux garçons, qui ont six et huit ans, mais je n'ai pas leur garde.

Il prend un air résigné, puis se ressaisit et continue avec un sourire contrit :

— Bref, pas la joie. Par chance, ma rencontre avec Hélène me procure un bonheur que je n'espérais plus. Il faut dire que je sors aussi d'une relation qui n'a pas du tout fonctionné.

Il laisse échapper un soupir dans un silence de cathédrale puis, se tournant vers Hélène, ajoute :

— Elle a changé le cours de ma vie ! Je suis maintenant le plus heureux des hommes !

Hélène sourit.

— Je suis heureuse si je suis parvenue à te consoler de tes déboires sentimentaux, dit-elle en passant tendrement la main sur ses épaules. Tu es avec la bonne personne.

Appuyant ces mots d'un clin d'œil complice, elle va dans la cuisine pour en revenir avec un grand

plat ovale qu'elle dépose sur la table. Plat contenant une immense choucroute garnie, dont le fumet envahit toute la pièce.

— Eh bien, bon appétit à tous ! lance Jack.

Charlie ne dit rien. Elle n'a écouté la conversation que d'une oreille. Derrière ses lunettes noires, elle cogite.

*L'entretien avec Steeve Delrue a été riche d'enseignement, rumine-t-elle. Pour autant, si ce n'est pas lui le coupable, comme mon intuition me l'indique, et si ce n'est pas cette pauvre Farida, alors qui est-ce ? Je n'avance pas beaucoup dans cette enquête. Je me demande si elle n'est pas au-dessus de mes compétences.*

Jack serait de bon conseil, mais, finalement, elle ne veut pas lui demander d'aide. C'est à elle que Simone a demandé, c'est SON opportunité, SA chance de se révéler. C'est ELLE et ELLE seule qui a décidé de résoudre cette affaire. Elle souhaite y parvenir avec le plus d'indépendance et d'autonomie possible.

En attendant, les convives se régalent. La choucroute d'Hélène remporte un vif succès.

— Vin rouge ou vin blanc ? lance Hélène.

— Pour moi, ce sera du blanc, répond Jack.

Charlie sort un instant de ses pensées.

— Pour moi aussi. Et toi, Steed ?

— Euh... Je préfère plutôt un vin rouge, s'il te plaît, Hélène.

Il la regarde amoureusement et ne peut s'empêcher de lui effleurer la main quand celle-ci passe à ses côtés. Hélène lui sourit en retour. Son regard en dit long sur ses sentiments. Les yeux brillants et le sourire aux lèvres, elle lui verse le vin demandé. Il la remercie en hochant la tête et lui décoche, à son tour, un clin d'œil complice.

— C'est votre chien ? demande-t-il ensuite, tout en caressant le Jack Russel que Charlie et Jack ont emmené avec eux.

Jusque-là couché bien sagement dans un coin du salon, Bambou s'est mis à tourner autour de la table, la truffe levée vers l'odeur appétissante que dégage la charcuterie.

— Tout à fait, lui répond Charlie. Il s'appelle Bambou. Il a cinq ans et c'est un charmant compagnon.

Jack ne peut s'empêcher d'enchaîner sur une blague à dix balles dont il a le secret.

— Affirmatif, et même que tu préfères ton Jack Russel à ton Jack de mari. Ha ! Ha ! Ha !

Tout le monde s'esclaffe, et Charlie de rajouter :

— Ça, c'est pas faux ! Bambou, lui, ne ronfle pas, il ne laisse jamais rien dans son assiette, il est toujours content de me voir et toujours partant pour une balade.

Le repas se termine. Pendant que Steed et Jack se lèvent pour débarrasser et aller déposer la vaisselle dans la cuisine, Hélène dit à Charlie :

— Steed est très gentil avec moi, tu sais. Sa précédente rupture l'a beaucoup perturbé. Il semble vouloir tourner la page. Tu en penses quoi de lui, toi ?

— Il m'a l'air très bien, ton monsieur Steed ! Et prof avec ça ! Pas mal ! Il a l'air dingue de toi, vous formez un beau couple. Je suis contente pour toi.

Oui, malgré ce qui la préoccupe, Charlie est vraiment heureuse pour son amie, car celle-ci n'a vraiment pas eu de chance avec ses précédentes *love stories*.

— L'important, continue-t-elle, est qu'il s'occupe bien de toi et qu'il te rende heureuse. Après, peu importe que ce soit un végétarien ou un adepte des films gore.



Hélène sourit, visiblement radieuse de cette réponse. Puis sa mine devient grave.

— Par contre, ça n'a pas l'air d'aller, toi, dit-elle. Un problème au journal ?

— En fait, se livre Charlie, j'ai mis de côté mes faits divers et j'enquête sur une affaire de meurtre. Je me suis lancée dans cette histoire sur un coup de tête, mais je me sens maladroite et inexpérimentée. Après tout, un cadavre au crâne défoncé, cela ne se couvre pas comme un chat écrasé...

— Je comprends mieux ton air absent, maintenant. Je suis certaine que tu parviendras à faire toute la lumière sur cette affaire.

D'un air autoritaire, elle lui retire ses lunettes et pose les mains sur ses épaules pour la regarder droit dans les yeux.

— Ne te sous-estime pas, Charlie. Courage, fonce !

Charlie sourit à son amie et remet ses lunettes.

— Tu as raison, ça va le faire !

Les mains sur les hanches, Hélène la jauge, puis lève le pouce en signe de victoire.

— J'en suis sûre et certaine, conclut-elle.

Au même moment, Steed et Jack rapportent le dessert. Une bûche glacée au moka. Tous deux entonnent un « Happy Birthday Hélène » sous les aboiements de Bambou.

Charlie, soulagée du poids de l'incompétence, se dit qu'elle va arrêter de ruminer et de broyer du noir pour profiter à fond de cette fin de soirée. D'autant que le bonheur d'Hélène la remplit tellement de joie qu'il serait bien dommage de gâcher ce moment.

## Chapitre 6

Remotivée, bien décidée à avancer dans son enquête – et qu'à la résoudre ! –, Charlie est de retour à l'entreprise de BTP. Ceci afin d'interroger à nouveau Carole Knows. En effet, elle a la nette impression que la secrétaire pourrait lui en dire plus et même, qu'elle ne souhaite que ça. Peut-être apprendra-t-elle ainsi ce que lui cachait Steeve Delrue...

Elle la retrouve affairée à l'accueil, aussi élégante que la première fois.

Carole ne semble pas étonnée de la revoir. Elle se lève pour la saluer et entame aussitôt la conversation, les yeux pétillants et le sourire aux lèvres :

— Bonjour, Charlie. Alors, votre enquête ? Avez-vous appris quelque chose ?

Sa bonne humeur s'efface brusquement pour être remplacée par de l'inquiétude.

— Vous êtes allée voir Steeve... ?

— Bonjour, Carole. En fait, je n'ai rien appris de vraiment intéressant, et j'ai bien rencontré monsieur Delrue. Je pense qu'il me cache quelque chose. Le regard fuyant, les mains moites et les trémolos dans la voix, ça ne trompe personne. Du moins, pas moi. Et puis, il a eu vite fait de mettre fin à notre conversation, comme s'il ne voulait pas que j'approfondisse ses liens avec Patrick Bol... De ce fait, je piétine, je m'enlise quoi !

La secrétaire paraît d'abord soulagée. Puis elle se rassoit, visiblement déconcertée, la mine attristée et les épaules tombantes.

*Vaciller ainsi, toute tremblante, le regard perdu, dans le vide... Elle sait des choses, devine Charlie. Elle aussi, elle ne me dit pas tout.*

Elle peut la faire parler. Oh, avec sensibilité bien sûr. Pas comme dans une salle de torture !

Elle contourne le comptoir de l'accueil et prend place au côté de la secrétaire. Elle pose la main sur la sienne en un geste réconfortant, puis lui dit d'un ton bienveillant, presque amical :

— Ne soyez pas triste, Carole. Je n'ai pas dit mon dernier mot ! Parfois, il suffit d'un indice, aussi minime soit-il, une quelconque information pouvant paraître anodine, pour faire rebondir une enquête. Revenons à monsieur Delrue, voulez-vous ? Avez-vous une idée de ce qu'il pourrait me cacher ? Des problèmes d'argent ? De la jalousie ?

— Hmm, attendez un peu... Jaloux ? De Pat ? Oui, peut-être... Quoique... Patrick et lui ne s'entendaient pas trop mal quand même...

Une petite voix, dans la tête de Charlie, murmure à cette dernière qu'il lui faut creuser un peu plus cette information.

*Appelons ça l'intuition féminine, s'amuse la journaliste.*

Elle fronce les sourcils et mime l'étonnement.

— Comment ça ? Vous m'avez dit qu'ils ne s'aimaient pas !

— Oui, mais vu qu'ils sortaient ensemble en boîte de nuit, tous les week-ends...

— Ils sortaient ensemble ? En boîte de nuit ?

Cette fois, Charlie ne simule plus la surprise.

— Oui, c'est ça. Même que monsieur Tool et sa femme les accompagnaient à chaque fois.

*Monsieur Tool, le patron de l'entreprise de BTP ? songe Charlie. Il est temps d'en savoir plus sur lui.*

— Il est comment, votre patron ?

— Oh, c'est quelqu'un de « droit dans ses bottes ». Il est souvent pendu à son téléphone portable, et

reste cloîtré dans son bureau. Il en sort seulement pour prendre l'air, ou plutôt pour fumer sa cigarette. Sa femme l'empêche de nous intoxiquer.

— Et il appréciait Patrick Bol ?

— Oh, ça oui ! Pour sûr, qu'il l'aimait bien. Beaucoup, même. Lui, Steeve, Patrick et Emma – c'est la femme du patron –, ils sortaient toujours à quatre. Il fallait les voir partir ensemble, les vendredis soir ! Je crois que Steeve y allait pour se faire bien voir et essayer d'obtenir une promotion. Il avait peut-être même des vues sur Emma... Il faut dire qu'Emma rend visite à monsieur Tool ici, une fois par semaine, et toujours en tenue aguichante. En même temps, c'est une belle femme. Elle est très sexy ! Donc difficile d'y résister.

— Des vues sur Emma ?

La secrétaire se tétanise. L'air confus, elle se couvre la bouche de la main. Puis elle jette un œil autour d'elle avant de se pencher et de dire à l'oreille de la journaliste :

— À vous, je peux le dire. Emma se moquait pas mal de Steeve. Comme toutes les femmes d'ailleurs. Par contre, elle et Pat, eh bien... ils fricotaient ensemble dès que le boss avait le dos tourné...

La petite voix intérieure de Charlie arrête de murmurer et crie victoire. La journaliste se force à ne rien montrer. Elle prend un air amusé pour faire remarquer :

— Eh bien, quel tombeur, ce Pat !

— Il n'a pas eu trop de mal avec Emma, chuchote Carole en regardant sans cesse par-dessus l'épaule de Charlie pour vérifier que personne ne fasse irruption. Elle est assez volage. Pat n'était pas le seul à être pris dans ses filets...

La journaliste continue à jouer la complicité bon enfant, espérant délier un peu plus la langue de la secrétaire et ainsi déterrer les derniers secrets de cette affaire.

— Ah bon ? Qui d'autre ? Vous connaissiez ses autres amants ?

— Je crois qu'elle voyait régulièrement quelqu'un d'autre, mais cela ne gênait pas Pat. Il n'était pas jaloux pour deux sous. Cette relation sans obligation et sans contrainte lui convenait.

Elle rougit et s'empresse d'ajouter :

— Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire.

Charlie acquiesce d'un air entendu. Elle passe les mains dans ses cheveux et martyrise avec l'index une mèche tout en affichant une moue dubitative, comme si elle ne croyait pas à la question qu'elle s'apprête à poser.

— Aucune chance que le mari trompé ait eu envie de se venger, n'est-ce pas ?

La secrétaire écarquille les yeux.

— Vous... vous croyez que monsieur Tool ?

Puis elle secoue la tête.

— Ah non ! Ah non ! Ça, ça m'étonnerait. Il a un alibi en béton. Le week-end où on a retrouvé le corps de Patrick, il était à Paris pour le salon du bâtiment.

— OK, je vois...

Charlie tapote son carnet de notes avec son crayon, l'air agacé. Le mari trompé, encore une piste facile qui s'évanouit.

— Vous n'avez rien d'autre ? tente-t-elle désespérément. Rien qui vous revienne en mémoire ?

— Rien. Juste que ça ne peut pas être monsieur Tool, car il tenait déjà sa vengeance.

— Sa vengeance ? C'est-à-dire ?

— Il s'apprêtait à licencier Patrick, parce qu'il avait appris que lui et Emma, ils... enfin, vous

voyez...

La secrétaire regarde Charlie d'un air las, résigné. Elle n'a plus rien à raconter, c'est certain, et Charlie comprend qu'elle ne pourra plus rien en tirer.

Elle réfléchit.

*Bien, reprenons. Simone jure que Farida n'est pas capable d'un meurtre. Steeve Delrue, bien que souvent raillé par Pat Bol, s'entendait bien avec. Il avait aussi un mobile pour le tuer. Mais je ne le vois pas passer à l'acte ; en plus, il avait un alibi. Au moment du meurtre, il était en mission pendant trois jours chez un particulier pour l'installation d'une salle de bains. Quant au patron, il savait que sa femme le trompait avec Patrick Bol et s'apprêtait à le licencier... Et tout ce petit monde qui s'éclate en boîte tous les week-ends... Du moins, c'est ce que dit la secrétaire. Bon, Charlie, tu es journaliste ! Tu dois vérifier les faits ! Va interroger le patron pour savoir ce qu'il sait et s'il n'a pas prétexté ce fameux déplacement à Paris pour se venger définitivement de Pat Bol !*

— Merci, Carole, vous m'avez bien aidée. Je voudrais interroger monsieur Tool, savez-vous où je peux le trouver ?

— Oh, à cette heure, il est sur le chantier rue Elm pour mettre un p'tit coup de pression aux ouvriers... Vous pouvez y aller, mais dans ce cas je vais devoir vous prêter un casque de sécurité.

*Un casque jaune ?*

— Êtes-vous sûre ? Je ne vais pas y rester longtemps...

— Oui, oui, je suis sûre. Ce sont les consignes de sécurité, un accident est si vite arrivé. Surtout sur ce genre de site. Tenez, prenez-le.

En plaçant le casque sur sa tête, Charlie aperçoit son reflet sur la porte vitrée de l'accueil. Le rouge du foulard de Simone, le vert de la bague de Jack et, maintenant, le noir et le jaune de ce casque. Sans l'émeraude, elle ressemblerait à un drapeau sur pieds. Celui de la Belgique, ou celui de l'Allemagne. Néanmoins, pour une fois, autant de couleurs ne semble guère la déranger. Elle trouve même son reflet plutôt joli à regarder. Avec cette enquête, elle a d'ailleurs le sentiment d'avoir trouvé sa voie et de s'épanouir. Enfin !

## Chapitre 7

Rue Elm, le travail sur le chantier a repris. Les ouvriers sont à pied d'œuvre, comme s'il n'y avait jamais eu de crime. Un haut-parleur crache des décibels de musique. Pas assez, toutefois, pour couvrir les bruits de machines, les bips-bips des chariots élévateurs et les cris des ouvriers lorsque ces derniers s'interpellent.

Charlie a passé la grille d'entrée, bien décidée à aller jusqu'au bout de son enquête. Sans Hélène, elle aurait certainement baissé les bras.

Ses pas crissent sur le sol caillouteux jonché de mégots tandis qu'elle avance, sûre d'elle-même.

Du coin de l'œil, elle aperçoit Steeve Delrue. Le plombier est en train de décharger une palette de ciment, clope au bec.

Quand il découvre Charlie, son œil devient noir. Il descend alors précipitamment de son chariot élévateur pour disparaître derrière.

*Ou pour s'y cacher ?* s'interroge la journaliste, qui a repéré qu'il n'avait plus du tout l'air bien dans ses godasses.

Elle n'a pas le temps d'approfondir. Un homme, en bleu de travail immaculé, s'avance d'un pas rapide dans sa direction. Une fois face à elle, il ôte son casque et jette sa cigarette à peine consumée. Essoufflé, il peine à cacher son embonpoint. Deux gouttes de sueur perlent sur son front.

— Bonjour ! la salue-t-il. Je présume que vous êtes Charlie Peel, la journaliste de la *Gazette des Hauts de France* ? Je suis monsieur Tool. John Tool.

Charlie se présente à son tour, puis le patron de TouTravaux l'emmène vers la baraque qui se trouve entre deux rangées de parpaings. Ce faisant, le chef d'entreprise lui explique que ce petit bâtiment rectangulaire en contreplaqué lui tient lieu de bureau provisoire.

Il lui ouvre la porte tout en interpellant un manœuvre.

— Hé ! Fais passer le message aux autres : je ne suis là pour personne, OK ? T'as pigé ?

— OK, patron, lui répond l'ouvrier. Eh, les gars... !

Charlie n'entend pas la suite. Elle entre dans la baraque. John Tool pénètre à son tour à l'intérieur.

Une fois la porte refermée, il va s'asseoir derrière la table métallique qui lui sert de bureau.

Charlie jette un œil à l'endroit. Une cafetière sur un tabouret, un cendrier plein à ras bord, des pin-up affichées au mur ainsi qu'un calendrier de femmes dévêtues. La testostérone règne en maître, ici. En plus de l'odeur nauséabonde de renfermé et de cigarette qui flotte dans l'air.

La journaliste est tentée de presser un mouchoir contre son nez, ou le foulard de Simone, avant de se dire que ce ne serait pas judicieux comme entrée en matière.

— Je suis vraiment désemparé, soupire le chef d'entreprise avec tristesse. Ce genre d'événements qui vous frappe... On n'y est pas préparé, vous savez. Ça ne devrait jamais arriver...

Charlie le laisse parler. Elle ne sait pas trop de quoi il parle exactement. De la mort de son chef de chantier ? Ou des infidélités de sa femme ?

*Certainement des deux...*, se dit-elle en ne pouvant s'empêcher de ressentir de la compassion pour cet homme.

Dans le doute, elle s'abstient de répondre et dodeline de la tête pour marquer son empathie.

John Tool soupire derechef avant d'ajouter d'un air abattu :

— Avec la mort de Patrick, j'ai perdu la cheville ouvrière de mon chantier. Pat était un brave gars, et c'était mon bras droit. C'est vraiment pas d'chance que ça soit tombé sur nous ! Il était indispensable

à la bonne marche des travaux. Sans ses compétences, j'ai d'abord songé à mettre la clef sous la porte, mais il m'était impossible de me laisser aller ainsi. Sinon, les commanditaires de la couveuse d'entreprises et l'ensemble des acteurs concernés auraient eu ma peau. Et ceci malgré les circonstances qui ont frappé mon entreprise...

John Tool a la tête baissée et les mains jointes, comme pour mieux se concentrer. Il ne tremble pas et apparaît, aux yeux de Charlie, très lucide. Cette dernière l'écoute religieusement. Elle le perçoit comme un individu « cash », « droit dans ses bottes », comme dirait sa secrétaire. Il reconnaît toujours les capacités professionnelles de Patrick Bol bien que celui-ci soit l'amant de sa femme.

— Vous avez parlé de mettre la clef sous la porte, commence Charlie. Est-ce vrai que tout le personnel avait une clef pour accéder au chantier ?

Elle s'interroge. Est-il normal qu'un chef d'entreprise soit aussi laxiste quant à la sécurité de ses chantiers ? Il faut une sacrée dose de confiance pour agir ainsi. Ou alors, être totalement inconscient. Avec les vols de matières premières qui sont devenus monnaie courante...

John Tool redresse la tête.

— Tout à fait, Madame Peel, lui répond-il d'un ton ferme, en la fixant. J'ai toute confiance en mes employés.

Il assène son poing sur la table.

Charlie en sursaute.

— Ce qui fait, poursuit-il, j'imagine, de l'ensemble de mon personnel et de moi-même des coupables potentiels, puisque le cadavre a été retrouvé sur mon chantier. Carole m'a raconté que vous ne croyez pas à la culpabilité de cette riveraine appréhendée par la police...

Une ombre envahit la cabine au même moment... Un empilage de palettes est en train de passer devant l'unique fenêtre. Charlie profite de la pénombre passagère pour reprendre contenance.

— En vérité, Monsieur Tool, révèle-t-elle avec compassion, je suis surtout ici parce que j'ai appris l'infidélité de votre femme...

John Tool en reste bouche bée.

La journaliste détourne le regard vers la fenêtre afin de fuir celui du mari cocufié. Elle se mord les lèvres. Ce qu'elle s'apprête à dire n'est pas agréable, mais elle n'a pas d'autre choix.

— Je sais que votre femme avait une liaison avec votre chef de chantier, continue-t-elle en détachant chaque mot pour bien se faire comprendre. Ce que vous saviez. D'ailleurs, vous vous apprêtiez à le licencier, ce chef de chantier que vous considériez être votre cheville ouvrière...

Le patron de TouTravaux reprend ses esprits.

Il hausse les épaules, puis joint les mains sur son visage et reste, ainsi, immobile. S'en suit un long silence. Dehors, le haut-parleur continue de débiter sa musique qui rythme le travail des ouvriers.

John Tool finit par reprendre la parole. D'un air désolé, mais d'une voix ferme.

— Mes gars n'ont pas à pâtir de ma situation. Mon job, c'est de les motiver. Le boulot prime avant tout. Il fallait que je me sépare de Patrick Bol, pour ma tranquillité d'esprit et pour maintenir une bonne ambiance dans le groupe. Madame Peel, je vais être franc, votre enquête m'importe peu. Si je mène ce chantier jusqu'au bout, c'est pour mon personnel. Pour mes gars. Ils ont besoin de bosser. Je vais régler mon problème conjugal, le devenir de ma boîte dépend de moi. Même si je considère que tout est fini pour moi... Vous savez, il faut que je me fasse violence pour continuer sereinement mon management...

Puis son laisser-aller disparaît d'un coup. Il plante son regard dans celui de Charlie Peel.

— Vous êtes venue pour savoir si j'ai assassiné Pat Bol, n'est-ce pas ? À vos yeux, je ne peux être

que le coupable, si cette Farida Hammer est innocente...

— Je ne suis pas venue vous accuser, lui dit Charlie avec empathie. Mais pour comprendre ce qui se passait avec votre femme. Je suis ici pour faire éclater la vérité et éviter qu'une innocente ne croupisse en prison.

John Tool semble la croire. Les traits de son visage se détendent.

— Vous pensez vraiment, Madame Peel, que Pat a été tué par quelqu'un d'autre ?

Charlie insiste.

— Dites-moi comment vous avez appris l'infidélité de votre femme, ça pourra peut-être m'aiguiller vers une piste...

Il hoche la tête. S'en suit un nouveau moment de silence, puis il dit en haussant les épaules :

— Elle prenait des leçons d'anglais tous les mercredis après-midi, auprès d'un professeur. Elle songeait à travailler dans une agence de tourisme, d'où ce besoin de se perfectionner en langue, mais je ne me doutais de rien...

Charlie hoche la tête à son tour, pensive.

— Un professeur d'anglais ? Mais... ? Et Patrick Bol ?

— Justement, j'en viens. Elle suivait donc des cours auprès de cet homme. Jusqu'au jour où j'ai découvert un billet. Le texte de ce billet ne laissait aucune ambiguïté sur la tromperie de ma femme avec ce professeur. Mon monde s'est écroulé. Pendant que je trimais, cette salope... bref. Suite à cela, j'ai fouillé son sac, son téléphone portable... je voulais être sûr. Et c'est là que j'ai découvert qu'elle n'avait pas qu'un seul amant, mais deux !

— Votre chef de chantier...

— Exact. Je suis tombé de haut. Quel con j'ai été ! Il n'y a que moi qui n'étais pas au courant, j'en suis sûr...

Charlie ne l'écoute plus. Elle a pâli. La chair de poule recouvre ses bras. Un frisson synonyme de mauvais pressentiment descend froidement le long de sa colonne vertébrale.

— Et... Connaissez-vous le nom de ce professeur d'anglais ? demande-t-elle en priant intérieurement pour que sa sale intuition ne soit qu'une coïncidence.

— Steed, il s'appelle Steed. Monsieur Steed. Pourquoi cette question, Madame Peel ? Vous pensez qu'il s'agit du meurtrier de Pat ?

## Chapitre 8

Charlie contemple la maison à la jolie façade de briques rouges devant laquelle s'étend un parterre de fleurs très bien entretenues.

*C'est bien celle de Steed, songe-t-elle.*

Il en a assez parlé pendant le repas qui a eu lieu lors de l'anniversaire d'Hélène. Ses mots emplis de fierté résonnent encore à ses oreilles : la plus belle maison du quartier, de magnifiques fleurs colorées, blablabla...

Cette demeure a un côté rassurant. Tout comme Steed, d'ailleurs. Steed, qui lui a paru fort sympathique et très attentionné vis-à-vis d'Hélène.

*Peut-être était-il trop propre pour ne pas cacher quelque chose ?*

La journaliste frissonne à l'idée de ce qui l'amène ici. Elle écarte le mauvais pressentiment qui ne la lâche plus depuis qu'elle a quitté monsieur Tool. Elle s'oblige à garder la tête froide. Elle doit aller jusqu'au bout de cette affaire. Qu'importe les conséquences !

Grâce à son geek de fils, elle n'a eu aucun mal à trouver son adresse. Tom s'est d'ailleurs permis de lui faire remarquer, avec toute l'insolence et la suffisance de son âge, que les Pages Jaunes étaient sur Internet à la portée de n'importe qui ; ce qu'elle devrait savoir puisqu'elle est journaliste.

Elle appuie sur la sonnette, tout en pensant à son amie.

*Pauvre Hélène... Elle n'a vraiment pas de chance...*

Que lui a-t-il raconté sur son passé et, notamment, sur son aventure avec Emma ? Et si Emma et lui se voyaient toujours ?

Elle ne va pas plus loin dans sa liste de questions. Elle n'ose pas. Ce que cela implique est trop déstabilisant. Trop flippant.

Steed est si rapide à répondre à son coup de sonnette qu'en ouvrant la porte, il extirpe Charlie de ses pensées.

— Oh, Charlie ! l'accueille-t-il avec chaleur. Qu'est-ce que tu fais ici ? Entre, tu seras mieux à l'intérieur pour m'expliquer les raisons de ta venue !

— OK, ça me va, lui répond la journaliste. Ça va me réchauffer. Il fait un temps de chien, aujourd'hui !

Elle prend le parti de se la jouer « cool » et amicale. Après tout, cela a bien réussi avec Carole, la secrétaire. Elle entre donc, tandis qu'au fond d'elle-même, sa petite voix intérieure lui susurre un avertissement sans équivoque.

— À propos de chien, comment va Bambou ? lui demande Steed.

— Très bien, il garde la maison.

Ils traversent le couloir d'entrée et arrivent dans la cuisine.

Steed désigne à Charlie un tabouret rouge situé en face de l'îlot central. La cuisine est en résine grise, moderne. Étincelante, elle brille de partout. Un peu trop au goût de Charlie, pour qui toute cette propreté sent le manque de vie.

*Après tout, un peu de bordel n'a jamais tué personne... pense-t-elle.*

D'ailleurs, elle ne tarde pas à remarquer que la pièce sent l'eau de javel – remède radical contre les taches et les microbes.

Pendant ce temps, Steed se met à préparer le thé. Calmement, méthodiquement et toujours très proprement.



*Rien à voir avec l'attitude d'une personne qui a commis un meurtre...*, remarque Charlie, qui commence à se sentir rassurée. *Si c'était lui, j'aurais en face de moi quelqu'un rongé par le remords et qui n'est pas bien dans ses baskets...*

— Comment va Hélène ? lui demande-t-elle alors d'un ton jovial.

— Très bien ! On se voit le week-end prochain. On a prévu d'aller passer deux jours en amoureux, seuls en bord de mer.

Tout en discutant, il verse le thé à Charlie, un *Earl Grey* qui embaume rapidement la cuisine, sans parvenir toutefois à masquer la puissante odeur de javel. Puis Steed s'assoit en face d'elle sur un autre tabouret.

— Mais tu n'es pas venue me voir pour avoir de ses nouvelles. Tu as son numéro de téléphone, non ?

Le ton de Steed est amical, néanmoins, la journaliste y décèle une certaine surprise. Qui est, bien sûr, toute légitime. En soi, il a raison. De plus, elle et lui n'ont fait connaissance que dernièrement, au repas d'anniversaire d'Hélène. Ils ne se sont pas revus depuis. Il n'y a donc rien qui rende légitime sa présence chez lui.

Il commence à boire son thé. Par petites gorgées, sans bruit. De façon très « british ». Très Steed, finalement.

Charlie abandonne sa tasse. Elle se lève et s'approche de la fenêtre de la cuisine. En silence, elle regarde dehors. Une fois encore, elle ne peut s'empêcher de frissonner.

Steed s'est rendu compte de son trouble.

— Que se passe-t-il, Charlie ? demande-t-il d'une voix inquiète. Il est arrivé quelque chose... ?

La journaliste se retourne. Les bras croisés, elle le regarde droit dans les yeux et lui demande brusquement d'un ton assuré :

— Parle-moi d'Emma Tool.

Steed manque de s'étrangler avec son thé.

Il a ensuite un sourire hésitant. Puis il fronce les sourcils. Ses doigts se crispent autour de sa tasse. Il se met à respirer bruyamment. Il se lève à son tour et s'approche d'elle.

— Que veux-tu savoir exactement, Charlie ? Il n'y a plus rien à dire sur Emma !

Il a gardé en main sa cuillère à thé et ne se rend même pas compte que celle-ci laisse une traînée de gouttelettes sur le carrelage impeccable de sa cuisine. Son regard est devenu noir. Des gouttes de sueur perlent de son front.

Charlie a un mouvement de recul. Elle n'est plus sûre d'être en face de la même personne qu'elle a rencontrée chez son amie et qui lui a ouvert la porte quelques minutes plus tôt. C'est comme si Steed était devenu un autre. Comme quand Jekyll devenait M<sup>r</sup> Hyde...

— Un jour, dit-il, Emma m'a annoncé qu'elle ne souhaitait plus me fréquenter. Elle ne m'a donné aucune explication. J'ai ressenti son indifférence comme une trahison. J'ai cru d'abord qu'elle avait décidé de reprendre des relations normales avec son mari. Ça, j'aurais pu le comprendre...

— Mais tu as appris qu'elle entretenait une relation avec un employé de l'entreprise de son mari...

À peine a-t-elle terminé sa phrase que Charlie sent immédiatement la tension envahir la pièce.

Elle écarte la peur qui lui tord le ventre et tente de garder la même posture assurée : bras croisés et regard fixe.

Steed tient toujours sa petite cuillère. Il la tord en deux, puis la déplie et la tord de nouveau.

Jusqu'à la casser en deux.

— Exact, approuve-t-il à ce moment précis. Patrick Bol.

Il est désormais si proche de Charlie que cette dernière peut voir dans le détail la sueur qui macule son front et en sentir le parfum rance.

— Vous savez, continue-t-il, plus je suis amoureux, plus je suis jaloux. Cinq minutes de retard, et je me fais des films pas possibles. Alors, quand les retards s'accumulent... Ç'a été le cas avec Emma. Un jour, n'y tenant plus, j'ai fouillé son sac pendant qu'elle était sous la douche. Pour une fois, elle y avait laissé son téléphone portable. Son code, je le connaissais, je suis bon observateur. J'ai tout fouillé. J'ai lu ses mails et ses SMS, regardé ses photos... C'est dingue ce qu'on peut y apprendre... Elle n'a pas été très prudente, elle avait conservé toutes leurs conversations... Celles avec un certain Patrick. Patrick Bol. Je savais qu'il s'agissait du chef de chantier de son mari. Elle m'en parlait parfois... Ah ! Si j'avais pu me douter, à ces moments-là, de ce qu'il représentait vraiment à ses yeux...

Charlie ne bouge pas. Elle le laisse parler. Elle sent que, d'une certaine manière, il a besoin de se confier.

Steed continue son monologue, les yeux dans le vague comme s'il revivait la scène.

— Bon, je savais qui était son amant. Et je savais où le trouver, du moins où il travaillait. Quand j'ai découvert dans leurs conversations qu'ils se moquaient de moi, je me suis senti humilié comme jamais. Il fallait que je parle à ce Patrick Bol ! Je ne pensais plus qu'à ça, jour et nuit ! Alors, j'ai appelé son entreprise. J'ai expliqué à la secrétaire que je cherchais une personne pour gérer la rénovation intégrale d'une maison que je venais d'acquérir. Elle m'a tout de suite recommandé monsieur Bol, en m'assurant qu'il était de toute confiance... Tu parles, Charlie ! Qui dirait ça d'un homme qui couche avec la femme de son patron ? Hein ? Je te l demande...

— Personne..., lâche Charlie du bout des lèvres. Personne, Steed.

Devant elle, le compagnon d'Hélène semble être redevenu l'homme dont elle a fait la connaissance chez son amie. Il semble moins sûr de lui, comme affaibli par cette découverte, qu'il revit au plus profond de ses tripes. Elle se détend.

— Je tenais beaucoup à cette femme, reprend-il. Quand j'ai appris qu'elle me trompait avec ce type, j'ai vu rouge ! Mais je me suis forcé à me calmer... et j'ai fait en sorte de rencontrer son nouvel amant pour le dissuader de voir Emma. Sauf qu'il ne m'a pas écouté. Quand je lui ai expliqué que j'étais son amant et que je l'aimais, cet enfoiré s'est mis à rire !

Charlie se crispe aussitôt, sur la défensive. Steed-Hyde est en train de revenir.

Il écarte les bras, comme pour mieux clamer son monologue :

— Bien sûr qu'il le savait déjà ! Emma et lui avaient maintes fois parlé de notre relation et de « Steed, l'amoureux transi ». Les salauds ! Ce moins que rien affichait un air supérieur. Il m'a dit « que je n'étais qu'un bouche-trou qu'Emma voyait quand il n'était pas disponible ou qu'elle n'avait rien de mieux à faire. » Puis il s'est mis à rire, fier de lui. Et plus il riait, plus je sentais monter en moi une rage indescriptible. Je bouillonnais tel un volcan prêt à entrer en éruption. Je savais ce qui allait se passer. Je n'ai rien fait pour me calmer...

Charlie sent son sang se glacer. La peur l'envahit. Ses mains tremblent et son visage se renfrogne. Elle se force à lui demander :

— Alors vous l'avez tué ?

— Oui ! Je lui ai donné sa chance. Il ne l'a pas saisie ! Pas d'bol ! Moi, j'ai saisi la mienne. Ainsi que le marteau qui se trouvait sur la terrasse. Cette terrasse où il croyait devoir réaliser des travaux quand il est arrivé...

Steed est comme enragé.

Charlie insiste :

— Comment l'avez-vous tué ?

Le compagnon d'Hélène montre les dents tel un molosse prêt à attaquer.

— D'un coup à la tête ! Il a tenté de se protéger le visage avec le bras. Ça n'a pas suffi.

Steed ricane et mime son geste avec le manche de la cuillère.

— J'ai continué à frapper, frapper, encore et encore, jusqu'à ce qu'il s'écroule, mortellement blessé.

— Et... Et ensuite ?

— Ensuite ? rit-il de plus belle. Je peux te dire qu'il n'affichait plus cet air supérieur et qu'il n'était plus en mesure de se foutre de moi !

Il redevient sérieux. Terriblement sérieux.

— Je l'ai fouillé, développe-t-il. J'ai trouvé une clef. J'ai supposé que c'était celle de la grille du chantier sur lequel il travaillait. La secrétaire m'en avait parlé en m'expliquant qu'il était très occupé, le Pat Bol. Quelle bavarde, celle-là ! Bref. Je me suis rendu sur place pendant la nuit et j'y ai abandonné le corps. Je suis rentré chez moi. Je n'ai rien fait d'autre. Je ne voyais pas comment il était possible que l'on remonte jusqu'à moi...

Steed laisse sa phrase en suspension.

Il retourne vers l'îlot de la cuisine, débarrasse les tasses, jette sa cuillère à la poubelle – du moins, ce qu'il en reste – et nettoie consciencieusement le plan de travail.

Un silence étrange et pesant s'installe.

Bouleversée par ces aveux brutaux et enflammés, Charlie réalise soudain qu'elle se retrouve seule face à un meurtrier. Un barbare, capable du meilleur comme du pire sur un simple coup de tête.

Que faire ? Que dire ?

Elle pense alors à Hélène. Elle pense à Patrick Bol. Elle pense à Farida. Et puis, à son article. Elle a enfin atteint son but. Elle a trouvé l'assassin. Par là même occasion, elle a innocenté Farida. Simone sera soulagée, sa famille sera fière d'elle. Elle pense à l'avenir. Dans un premier temps, elle foncera au journal boucler son article, puis dans le bureau de son rédacteur en chef pour réclamer toute la reconnaissance qu'elle pense mériter.

*Non, rectifie-t-elle par elle-même. J'irai d'abord voir Hélène et je la consolerai... Mais pour cela, je dois sortir de cette maison. Vivante.*

Elle se sent alors devenir une autre femme, une femme libérée, épanouie... Une femme forte. Elle se sent prête à escalader des montagnes, à traverser des déserts... À affronter un meurtrier.

Steed la ramène à la réalité.

— Patrick Bol et Emma, c'est de l'histoire ancienne, déclare-t-il avec un sourire déconcertant. Pour moi, c'est terminé, la page est tournée. Ils ne font plus partie de ma vie. J'aime Hélène, tu me comprends ?

— Tu te moques de moi ? réplique Charlie. Tu crois que je vais laisser ma meilleure amie dans l'ignorance ? Je fonce lui révéler toute l'histoire ! Après ce seront les policiers qui auront droit à tous ces sordides détails !

— Comment peux-tu croire que tu seras en mesure de faire ça ? Je ne te laisserai pas gâcher mon futur avec Hélène !

À ces mots, Steed-Hyde se jette sur elle.

La journaliste, pourtant sur le qui-vive, n'a pas le temps de réagir. Les mains du professeur d'anglais se referment autour de son cou. Les yeux injectés de sang, Steed se met à l'étrangler. Charlie cherche désespérément à se défendre. En même temps, elle tente de repousser son agresseur,

d'écarter ses mains, de le griffer... en vain. Elle parvient à saisir la bouilloire et lui assène un violent coup sur la tête.

Steed s'écroule au sol.

Pour autant, il n'est pas hors d'état de nuire. Il remue. Commence à se relever.

Les jambes flageolantes, Charlie reprend difficilement sa respiration. Elle sait qu'elle doit filer de là. Tout de suite ! Sauf qu'elle n'y parvient pas. Son corps, privé d'oxygène, encore sous le choc d'une possible mort, refuse de lui obéir.

Steed est maintenant presque debout, un filet de sang aux lèvres...

Dans un vacarme formidable, deux silhouettes déboulent dans la cuisine. L'une d'entre elles se jette sur l'assassin de Patrick Bol. Il s'agit du capitaine Keujpeu. Quant à l'autre, c'est Jack, le mari de Charlie. La journaliste tombe dans ses bras, en pleurs. Il la recouvre amoureusement d'un trench-coat beige. Il ne devrait pas être là, mais il était hors de question pour lui de laisser entrer sa femme dans la gueule du loup sans sa présence.

Pendant ce temps, Jeffrey Keujpeu a maîtrisé Steed et lui passe les menottes.

Le professeur d'anglais fusille Charlie du regard.

— Co... Comment est-ce possible ?

Charlie s'écarte des bras de son commissaire de mari et dénoue le foulard de Simone.

En dessous, Steed découvre un micro.

— Tu... Tu es venue ici pour me faire parler ? hallucine-t-il.

— Exact. Dernièrement, j'enquêtais sur le meurtre de Patrick Bol. J'étais persuadée que la suspecte, qui a été arrêtée, n'était pas la coupable. Cette enquête m'a mené jusqu'à toi. Toutefois, les éléments dont je disposais ne prouvaient en rien ta culpabilité. Par contre, ils ont permis à la police de rouvrir le dossier...

— Et nous voilà ! exulte le capitaine Keujpeu.

Steed baisse la tête. Il a compris qu'il s'est fait berné.

Charlie voit, dans ses yeux, à quoi il pense.

*Il est en train d'imaginer la fouille de sa maison, se dit-elle.*

Les infimes traces de sang révélées au *luminol*, cette clef qu'il doit certainement garder comme un trophée reflétant sa victoire contre l'insupportable Patrick Bol. Et, pour finir, le marteau qu'il a dû nettoyer à la perfection, mais qui sera très vite étiqueté « arme du crime ».

Elle ne peut s'empêcher de ressentir de la tristesse pour sa meilleure amie, mais elle sait qu'Hélène s'en remettra. Et puis, au grand dam de Steeve Delrue, Farida Hammer sera bientôt libre. Et c'est ce qui compte avant tout.

Tandis que Jeffrey Keujpeu embarque le professeur d'anglais, Jack se tourne vers elle et, d'un ton triomphant, lui dit :

— Il n'aurait pas dû croiser ton chemin ! C'est vraiment pas de bol pour lui d'être tombé sur toi !

FIN